

Et sans vouloir écouter les félicitations, les questions empressées qu'on lui adressait, elle salua et sortit du salon.

Néanmoins, dans le vestibule, elle fut rejointe par la comtesse qui se jeta dans ses bras en pleurant.

— Chère amie, dit madame de Vaublanc d'une voix étouffée, j'ai été cruellement injuste envers vous, et vous ne vous êtes vengée que par des bienfaits...

Le lendemain matin, deux grandes nouvelles éclataient à la fois dans le bourg de Saint-Martin et dans les alentours : l'une, que le voleur de la poste était le baron de Puyseux, parti la veille au soir pour l'étranger ; l'autre, que madame Arnaud était bel et bien marquise et dame d'honneur de la reine.

CONCLUSION

Quelques jours plus tard, tout se préparait pour le départ de Valérie ; le bureau était encombré de malles et de paquets appartenant soit à la directrice qui partait, soit à celle qui devait la remplacer. Or, cette remplaçante était madame Chervis elle-même qui, peu satisfaite de son changement de résidence, venait de solliciter et d'obtenir sa réintégration à Saint-Martin. On l'attendait d'un moment à l'autre, et Valérie ne voulait abandonner son poste que lorsqu'elle aurait laissé le service entre des mains sûres.

Comme les deux pistons s'escrimaient avec zèle pour achever les préparatifs nécessaires, la directrice vit entrer Jeanne Marsais et Suzette qu'elle avait fait prier de venir la voir. La mère et la fille paraissaient confuses et désolées ; à la vue de ce désordre, signe certain d'un prochain départ, elles se mirent à pleurer.

— Ah ! madame, dit la petite Suzette, il est donc vrai que, cette fois, vous nous quittez tout de bon ? Quand vous êtes arrivé dans le pays, vous m'avez apporté la santé et le bien-être ; quand vous en serez partie, je retomberai malade et je mourrai.

Valérie fut touchée de cette plainte.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit-elle avec bonté ; vous conserverez votre santé, vous vivrez longtemps, je l'espère. J'ai pensé à vous et j'ai pris des dispositions pour que vous n'ayez pas trop à souffrir de mon absence.

Jeanne protesta tout bas de sa plus entière discrétion.

— Maintenant, écoutez-moi l'une et l'autre. J'ai entendu dire souvent à M. Régnier que le principal obstacle au complet rétablissement de Suzette était l'air vif, les brusques variations atmosphériques de ces montagnes ; aussi m'a-t-il semblé qu'il serait avantageux pour vous de changer de pays. Madame la comtesse de Vaublanc possède, non loin de Toulon, une propriété charmante où la température est délicieuse ; c'est là qu'elle se propose, à ma recommandation, de vous employer l'une et l'autre. Jeanne sera femme de confiance, Suzette sera chargée du soin de la laiterie ; on vous rendra la vie fort douce, et j'ai tout lieu de croire que votre nouvelle position sera de votre goût. Madame la comtesse et après elle mademoiselle Emma qui, vous le savez sans doute, va épouser M. Gérard, veilleront sur vous et assureront votre tranquillité jusqu'à la fin de vos jours. Si ces propositions vous plaisent, vous partirez immédiatement et l'on vous fournira l'argent nécessaire pour vos préparatifs de voyage. Il est bien entendu que si jamais ma petite amie Suzette, entièrement remise de sa maladie, avait la fantaisie de se marier, elle m'informerait à Paris de cette intention, et je trouverai peut-être encore l'occasion de prouver mon vif intérêt pour elle.

Nous laissons à penser avec quelle joie furent accueillies ces propositions par ces deux pauvres créatures dont toute la vie, jusqu'à ce jour, avait été une lutte contre la misère. Elles cherchaient vainement des expressions pour témoigner leur reconnaissance à Valérie ; elles lui baisaient les mains avec transport.

Après être parvenue, non sans peine, à les congédier, Valérie fit venir devant elle Thérèse et Dumoulin, à qui elle avait

permis de s'épouser, comme nous l'avons déjà dit. Elle sermonna Jacques ; elle dit aussi quelques mots à Thérèse sur les devoirs de sa position future, et termina en offrant à la factrice de nombreux cadeaux, parmi lesquels se trouvait un de ces magnifiques jupons que Thérèse avait tant admirés.

Le pauvre Pied-Bot observait du coin de l'œil le bonheur de son rival ; mais la directrice, l'ayant appelé à son tour, lui adressa quelques bonnes paroles qui le calmèrent. Une gratification et la promesse d'obtenir pour lui une augmentation d'appointements achevèrent de le mettre en belle humeur, si bien qu'il alla jusqu'à dire avec cordialité à Dumoulin " que malgré le diable et l'autre diable, il voulait boire un coup et danser à sa noce."

Une partie de la journée s'était passée dans ces occupations diverses, quand une vieille carriole d'osier, traînée par deux rosses pousives, s'arrêta devant la maison. De cette carriole descendit madame Chervis elle-même, encore coiffée de son éternel chapeau à plumes et drapée dans son châle de faux cachemire. Tout le personnel de la poste, Valérie en tête, se trouvait sur le seuil de la porte pour recevoir l'ancienne directrice, rentrant dans ses domaines. La bonne dame paraissait folle de joie ; elle perdait la tête et pleurait en embrassant tout le monde.

— Bonjour, madame Arnaud, ma chère camarade, disait-elle ; bonjour, Thérèse... Bonjour aussi le canton Nord et le canton Sud, mes braves garçons... J'ai grand plaisir à vous revoir, et aussi la maison, et le bureau, et le reste. Si vous saviez combien j'ai regretté tout cela, dans cet horrible trou où l'on m'avait claquemurée avec deux cents francs d'augmentation ! Quelle baraque ! pas une minute de repos ni le jour ni la nuit ; des habitants tracassiers, des employés ingouvernables, une vraie misère ! Aussi qu'on n'essaye plus de me démarrer d'ici désormais ! Je prends racine à Saint-Martin, je m'y pétrifie, et m'offrit-on la direction générale, je ne bougerais pas... C'est ici que je veux vivre et mourir !

En débitant cette tirade, madame Chervis s'était jetée dans le vieux fauteuil de paille qu'elle avait occupé si longtemps, comme pour en prendre de nouveau possession. D'abord, ce ne furent que paroles entrecoupées et sans suite, rires, larmes et gestes désordonnés. Mais tout à coup la vieille dame parut se calmer ; elle regarda fixement Valérie, qui souriait de ces extravagances, lui prit la main et se leva :

— J'ai à vous parler... à vous, dit-elle en cherchant à l'entraîner vers la pièce ; venez par ici !

— Quoi ! ma chère, répliqua Valérie qui résistait faiblement ; avant de causer, ne voulez-vous pas vous reposer un peu, prendre quelques rafraîchissements ?

— Je ne boirai ni je mangerai, je n'ôterai ni mon châle ni mon chapeau, que vous n'ayez répondu à mes questions... Venez donc... venez vite !

Elle conduisit Valérie dans la chambre et la força de s'asseoir sur une chaise, pendant qu'elle-même prenait place sur une malle. Alors, croisant les bras sur sa poitrine, elle reprit avec une véhémence dont rien ne saurait donner une idée :

— A présent que je vous tiens, vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez dit nettement qui vous êtes, car si mon incertitude durait une heure de plus, ma pauvre cervelle éclaterait... Au nom de Dieu ? tirez moi de peine ! On raconte tant de choses incroyables, impossibles, stupides sur votre compte, que je ne sais plus que croire, que penser ; j'en deviens frénétique, j'en deviens idiot. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Comment vous appelez-vous ? Êtes-vous madame Arnaud tout bonnement, ou madame la marquise de... je ne sais quoi ? Êtes-vous directrice des postes ou dames d'honneur ? Que faisait votre mari ? Jem'y perds ; je me noie dans une mer d'absurdités. Aussi il faut que cela finisse ! je veux savoir la vérité... je le veux tonnerre ! comme disait mon pauvre Chervis, ou je serais capable de faire un malheur !

Valérie s'amusait de cette curiosité féroce ; mais, comme l'exaspération de sa compagne était très-sincère, elle en eut pitié et raconta en peu de mots sa simple histoire. Elle apprit